

La grandeur de ma petite chambre

Confinement ! Voilà un mot qui laissera indubitablement quelques marques indélébiles dans la mémoire de cette génération de spécisme, qui pour le meilleur ou pour le pire, habite cette planète. Sans être pourtant un « inculte » de référence, j'avoue que ce mot violentait mes tympanes pour la première fois le matin du 31 décembre 2019. Sa force de frappe inattendue, stochastique au possible, avait déjà l'intensité d'un présage. En fait, ce jour-là, je prenais en presto un cappuccino dans une boulangerie non loin de chez moi, lorsqu'un journaliste d'une chaîne de télévision française pérorait sur la situation des habitant.e.s d'une province de Chine (Wuhan). Habitué aux carabistouilles de ces médias de masse occidentaux sur les pays partageant des valeurs idéologiques, politiques, culturels et économiques un peu différentes, je pensai que ce lexème était un euphémisme pour fustiger le gouvernement chinois de fossoyeur de « la liberté individuelle » ; truisme cher au monde occidental.

Pour me délivrer de mes préjugés fondés, le dictionnaire populaire me donna à voix haute la définition et l'étymologie de ce fameux mot. J'étais dans un bus habituel pour me rendre au centre de Lyon. Durant tout le trajet, chacun donnait son avis en toute quiétude et la lenteur de leurs discussions plutôt doctes, semblait volontairement destinée à m'expliquer le contexte et les raisons de cette claustration dans l'Empire du milieu. Ces gens d'ordinaire très critiques, voire même implacables envers la Chine, me paraissaient d'une étrange bienveillance. L'unanimité de leurs propos si mesurés allait jusqu'à me laisser comprendre que cette mesure adoptée par les chinois était l'expression d'un grand sens de responsabilité et la preuve d'une action politique clairvoyante et désintéressée face à une épidémie dont la force de contagiosité pourrait atteindre l'ensemble des pays du globe y compris la France.

Quoique soulagé, un vent d'inquiétude persistait à haleter sur mon esprit. Emotion que je m'interdisais pourtant depuis le séisme dévastateur du 12 janvier 2010 et l'enchaînement sans transition du choléra onusien mettant fin à l'aventure cosmique de plusieurs milliers d'haïtien.ne.s. Jusqu'à présent j'ai du mal à expliquer si ce sont les fantômes de ce passé trop récent qui me hantaient encore mais je confesse que ce jour-là mon esprit avait du mal à se calmer devant la tempête de sérénité que déclenchait « mes encyclopédies de parcours » face à ce qu'ils qualifiaient déjà de tsunami sanitaire potentiel.

Tenaillé par cette scène, j'entrai en conversation avec ma pensée qui, devant ces indifférences absconses, se diluait peu à peu dans un maelström de cogitation. Comme une pique de rappel

magique, il me vint soudain à l'idée que je suis au pays des droits de l'homme, de la femme et des enfants. Le pays de la modernité et de la postmodernité accomplie. Celui qui prouve depuis le siècle des Lumières que sa foi inébranlable dans la science et la technique pour maîtriser tous les risques par un calcul rationnel méticuleux parfois tatillon, était plus que solidement fondé. Le pays ultra civilisé qui accorde à l'Homme un blanc-seing pour se rendre toujours encore et encore dominateur, maître et possesseur de la nature. Le pays où il est aisé d'observer la volition immanquable des *homo-modernicus* de devenir à tout prix l'Omega, furieux de n'avoir pas été l'Alpha. D'ailleurs pour être certain de ne pas tomber en cours de route sur des vieux récalcitrants, il s'est débarrassé de tous les idoles et inhumé tous les dieux. Par ce credo appliqué et en apparence maîtrisé, le pays au carrefour de toutes les grandes révolutions reconnues, acquiert la légitimité politique et matérielle d'exporter cette gnose partout dans le cosmos, en commençant par « civiliser » tous les « barbares » adeptes de pratiques qui s'apparenteraient à une cohabitation respectueuse de la nature. Les déserts, la lune et même la planète mars ne sont plus épargnés par cette titanesque opération continue.

En reprenant toutes mes élucubrations avec un air rassuré et satisfait, (Respect de tous les droits, maîtrise de la science et de la technologie etc...) mon esprit pourtant très empathique se limita curieusement à l'idée que la « privation provisoire de la liberté individuelle et collective » sera l'affaire des « petits chinois » intégrant trop tardivement cette cours de grands. Il m'a souligné sur un ton décontracté qu'il avait tout compris dès le début de mes propos. Car n'étant pas *con*, il me laissait étaler *finement* le fondement de mon raisonnement pour s'assurer que je maîtrisais les leçons et aussi qu'il prenait du plaisir à m'entendre jargonner comme un hipster aux grands airs de dandysme sur un sur sujet si complexe. Après quelque hurra d'éloges remarquables, il voulait tout de même me prendre sur les souvenirs en me reprochant mon enchantement trop hâtif, mon absence de recul et mon amnésie totale.

A peine prit-t-il son petit bateau de nuances pour tremper mon regard confiant sous l'océan dormant de quelques événements trop vite séchés par le soleil de l'oubli collectif, je me surprénais en train d'écouter le président français annonçant que nous allons, nous aussi, subir le joug de la zoonose du COVID-19. Ooooo ! qu'on allait tous être à l'intérieur et qu'on doit mobiliser notre intérieur pour y faire face...blabli blabla ! Il est vrai que le regret ne fait pas partie des sentiments qui trouvent grâce à mes yeux, mais j'avoue que je m'en mordais un peu les doigts lorsque je compris que l'intention de mon esprit était juste de me préparer. Il m'a enfoncé un peu plus en avant dans ma stupéfaction, lorsque par un sourire sévère, il tonna dans ma tête comme m'égreña mon ancienne institutrice d'école primaire à Bombardopolis (Mme

Néville Canéus) : Tchernobyl URSS 1986, Katrina New Orléans (USA 2005) et Fukushima (Japon 2011). Constatant que j'étais déjà trop préoccupé, il me susurra tout bas qu'il se confinait uniquement au plus récents des catastrophes affectant les géants de l'occident parce qu'il avait pitié de moi. Et que si je n'étais pas en train de grelotter sous l'ambiance sibérienne de l'homélie du Révérend Macron, il pouvait ajouter le SIDA 1983, le NIPAH 1998-1999 Malaisie, le SRAS 2003, le Tsunami 2004 (Indonésie, Sri Lanka, Thaïlande), MERS-COV 2012 Arabie-Saoudite, Ebola 2013 « Afrique ». S'abstenant d'habitude de toute prescription de « *moraline* », il s'autorisa d'arguer que la toute-puissance de l'humain est une illusion et qu'en vérité, il n'est qu'un infinitésimal morceau de la diversité écologique. Et s'il veut survivre, tant soit peu, il doit composer en bonne intelligence avec les autres vivants. Stoïque endurci, hermétique aux *passions tristes*, je me rendis à l'évidence que la chose était bien là et qu'il faut donc faire avec.

RESTEZ-CHEZ VOUS ! Voici l'impérative musicale sur laquelle tous les instruments de mon existence doivent se raccorder pour trouver une nouvelle harmonie de sens. Tirant les leçons de mon égocentrisme précédent, je pensai avant tout à tous les personnels soignants qui seront sur le front pour tenter de prolonger l'expérience terrestre des contaminé.e.s, à tous ces morts qui ne recevront pas leur dernier adieu familial, à tous ceux et toutes celles qui seront mobilisé.e.s dans l'alimentation et les autres « secteurs vitaux ». Je pensai aussi avec une douleur impuissante au millier de gens qui n'ont pas de chez eux, à ceux/celles qui comme moi habitent une petite chambre sans balcon et bien évidemment à ceux/celles de tous les âges qui, par la force des circonstances rejoindront la communauté des isolé.e.s.

En pensant à tout cela, moi l'impavide, je ressentis petit à petit un vent d'angoisse s'installer en moi. Bien sûr, il ne s'agit pas de la peur de la disparition d'un être cher qui, à la faveur d'un événement collectif ou singulier se verrait rappeler à sa finitude. Ni celle de perdre un membre de ma famille et/ou un.e ami.e. chrétien.ne.s ou musulman.e.s pour qui de toute façon la mort est un gain. La peur dont il s'agit est celle de me voir manquer de vivre c'est-à-dire de ne pas pouvoir habiter intensément et pleinement mon présent fixé ; de ne pas pouvoir être dans un *capé diem* animé et jouissif. En fait, je ne voulais surtout pas que la monotonie de cette immobilité forcée, profite pour me ramener dans le néant de *mes champs d'expériences* passées ou me propulser dans un futur redouté. A cette peur s'ajoute une autre encore plus tétanisante, qui est celle de ne pas avoir du temps en commun en ce temps enfin commun.

Le flegmatique que je suis, trouva cependant ces angoisses bien justifiées. Car avant ce fameux confinement, ma petite chambre était tout simplement un dépotoir ou s'abrite ça et là quelques

affaires stabilisées : bouquins, vêtements, ustensile de cuisine et également mon corps lorsqu'il est tombé dans les bras de Morphée.

L'enchâssement de ces peurs me plongea dans un silence tumultueux. Brusquement, par un appel téléphonique réfléchi, un pote de longue date commença à m'expliquer que contrairement à beaucoup de gens et lui inclus, j'ai de la chance de pouvoir me séquestrer dans une si grande chambre. Pensant qu'il voulait se faire des gorges chaudes car il connaît ma position par rapport à ces discours de résignation, je failli l'insulter et même raccrocher. Un réflexe généreux lui a rapidement permis de comprendre qu'il franchissait une ligne rouge. Il se mit à me parler d'un ensemble de sujets qui me tiennent à cœur en omettant beaucoup d'autres : Spiritualité, l'amour, Bombardopolis, Haïti, sociologie, politique, philosophie, littérature et concluait par une phrase qui pour ma part revêt d'une grande sagesse : « du pire en apparence, tache toujours de puiser du meilleur pour soi et pour les autres ». Ce coup de téléphone me dessilla les yeux et me poussa à avoir un regard neuf sur ma petite chambre familière. Progressivement je voyais qu'à côté de mes objets figés, il y avait de la place pour faire quelques pompes, se promener et que si j'ouvre la fenêtre, je peux même avoir le luxe d'errer ma pensée dans la nature entraînant de retrouver sa respiration.

Cette sensation d'un possible présent mobile, m'incita à vouloir organiser mon temps. Ce n'est pas le moment de perdre du temps, disais-je, d'un ton inhabituel. L'idée d'entreprendre cette initiative plongea le farouche fanatique de l'organisation spontanée que je suis, dans un vide ; une perte totale de repères. Car depuis mon enfance, mes programmations temporelles étaient toujours injonctives et s'articulaient autour d'une projection « *dans la vie active* ». Me voici devant une vie que je dois moi-même activer. Et pire, l'évolution de la pandémie m'interdit toute possibilité d'envisager de perspectives. Alors je me lançai sans modération dans une dégustation de l'instant. Un instant continu rythmé et savouré au goût de mes préférences disponibles.

La glotonnerie de ce régal temporel me conduisit petit à petit sur le pas de quelque dévoilement non moins surprenant. Mes « passe-temps » cédaient graduellement la place à la délectation du temps qui passe. Mon temps d'émerveillement devant une levée ou un coucher de soleil, d'observation de cache-cache entre les étoiles, d'errement dans des lectures, les musiques et des écritures choisies, de solidarité aux voisin.e.s jugé.e.s fragiles...se défont des haillons de la « fainéantise » pour revêtir des habits luxuriants du temps d'émancipation et d'épanouissement. Du temps de jouissance libre et diversifiée de l'épisode existentielle sensible ; donc du temps de vivre ! Cette riche liberté du temps choisi m'aida à comprendre, entre autres, pourquoi une

poignée d'autolâtres/égoïstes s'obstinent à contenir plus de la moitié d'êtres humains dans du temps contraint. Ou même quand ils leur laissent le fantasme du « temps libre », ils les enfoncent sous l'eau indigne de l'emprise ordinaire du corps.

Les jours coulaient avec une lenteur abondante et ma petite chambre s'imposait de plus en plus comme un laboratoire de surprise. Ses ruissellements truffés de routines inventives, suscita en moi une curieuse soif de nouveauté. Comprenant que nous sommes tous morfondus sur le même bateau, l'idée de me confluier avec la mer des autres n'était pas envisageable. Alors il ne me resta pas beaucoup d'option pour m'en sortir sans sortir ; l'océan du numérique et son cortège de vagues. Séduit par son irrésistible brume aimantée, la question était alors d'éviter d'être submergé par sa surabondance. Je dépoussiérais alors mon ordinateur et commençais une plongée sélective. Sur toutes les pages, des gestes éhontés d'inégalité s'exposaient sans barrières. Leurs ubiquités semblaient vouloir délibérément me montrer que le confinement comme étendard d'un temps commun n'avait rien de commun : là où les uns voyaient un temps de communion familiale retrouvée, d'autres se plaignaient d'une cohabitation infernale que la dynamique du temps antérieur rendait plutôt « supportable » ; là où certains pouvaient télétravailler, d'autres furent contraints, parfois sans protection, d'aller faire tourner les machines ; là où des « familles nombreuses » parfois dans des conditions épouvantables, s'évertuaient de respecter les mesures imposées, d'autres potentiellement contaminées tentaient par un « altruisme-égoïste » de partager le virus avec les riverains de leurs pénates secondaires au bord de la mer, là où certains voyaient arriver un temps de solidarité et d'entraide, d'autres profitaient pour faire voler leurs jets privés dans un ciel tentant de reprendre son souffle etc. Après quelques avirons, je quittai la navigation pour éviter l'asphyxie de mes yeux face au noyade alarmant des pitchouns entassés dans des appartements sans balcon ni internet et qui regardaient sans espoir les autres entrain de surfer leurs cours sous les arbres printaniers de leurs jardins cossus.

Consterné par un chagrin non maîtrisé devant l'exhibition de cette *distance sociale* officialisée par le COVID-19, je rapprochai mes yeux de ma petite fenêtre question de m'accorder une vue plus ou moins souriante. Les pas ralentis du pape esseulé dans les rues de Rome sous un coucher de soleil crépusculaire, le jour de pâques, étaient loin de m'apporter du baume au cœur. Soudain, comme le lancement d'un consigne, une pluie d'ovations généreuses et harmonieuses commençait à sortir de toutes les lucarnes. En toute innocence, je me mettais également à applaudir pour montrer à mes voisins que c'était réciproque ; pensant qu'ils étaient contents de me revoir. D'un seul jet, l'étendue et la résonnance de leur voix me dépiautaient de ma féerie.

En liesse, ils inondaient le ciel d'une pluie de gratitude ; à nos champions, nos personnels de santé, nos éboueurs, nos agriculteurs etc. Ce spectacle émouvant me transportait involontairement dans mes souvenirs et me rappelle les innombrables tonnerres d'acclamation qui couronnaient la tête de Messie, Ronaldo, Neymar ou encore Mbappé. Des « supers stars » qui, en ce temps d'appel de l'essentiel, s'inscrivent aux abonnés absents. Je rentrai dans ma petite chambre et remerciai ce « temps de l'important » qui me permet de voir ces corps de métiers et bien d'autres quitter le banc des utiles méprisés pour investir le champs des indispensables glorifiés.

Ce spectacle devenait un rituel et rassemblait de plus en plus de gens. Tous les jours à 20h, la chaîne médicale, la chaîne alimentaire et les éboueurs étaient auréolés d'un instant de dignité et de gratitude. Chanteurs, danseurs, slameurs, écrivains...tout le monde essaya à sa manière de prendre part à ce festin d'honneur. Personne ne voulait rester au bord de la route même pas moi. N'ayant aucun talent reconnu, je décidai d'immortaliser ces moments sur du papier histoire de mettre un peu de substances dans les discussions avec des proches ; discussions qui se résumèrent à des formules flasques de : Ça va ? comment tu t'occupes? Comment tu animes ce temps suspendu etc...Je triai dans ce flot intarissable de scènes, celles qui me paraissaient à la hauteur. Au bout de quelques lignes, un silence assourdissant envahissait ma chambre. Rien ne bougeait autour de moi, même pas mes idées qui d'ordinaire sont très loquaces. Rien de chez rien ! Alors j'ouvrai rageusement ma fenêtre pour regarder si c'était partout pareil. Et là, j'ai surpris la nature entrain de profiter d'une caresse orgasmique sous l'euphorie des oiseaux heureux de reconquérir de l'espace. De cette pénétration musicale généreuse d'engouement et de gaieté, naissaient sans tarder des fleurs printanières d'une rarissime beauté. A force de contempler, l'envie de m'associer à ce concert orgiaque me chatouillait de plus en plus. Je triai au panthéon de mes souvenirs délectables, les mélodies sublimes que j'avais fredonnées à Bombardopolis, Port-au-Prince, Gonaïves, Paris, Genève, Lyon... Comme la nature, je jouissais pleinement de ce moment ; une jouissance qui restera à tout jamais confiné dans ma mémoire.

C'est le moment des ultimes confessions. On ne sait jamais !

Stanley Wood Duckson JOACHIM de Bombardopolis.